

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 6 (1912-1913)  
**Heft:** 8

**Artikel:** La cité sonnante : (impressions berlinoises)  
**Autor:** Chesaux, René  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1068581>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La Vie Musicale

Directeur : *Georges Humbert*

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

**SOMMAIRE :** *La Cité sonnante* (Impressions berlinoises), RENÉ CHESAUX. — Silhouettes contemporaines (avec un portrait hors texte) : *Jenö Hubay*, CHARLES GOS. — La Musique à l'Etranger : *Allemagne*, MARCEL MONTANDON. — La Musique en Suisse : *Genève*, EDM. MONOD, H. FAVAS ; *Vaud*, G. HUMBERT, P. B. ; *Neuchâtel*, CL. DU PASQUIER. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Calendrier musical.

**ILLUSTRATION :** JENÖ HUBAY, violoniste et compositeur.

N.-B. Les nouvelles, chroniques, correspondances, annonces, etc., pour le prochain numéro doivent parvenir à la Direction de *La Vie Musicale*

AVANT LE 26 DÉCEMBRE

## La Cité sonnante

(*Impressions berlinoises*)

La Cité sonnante!... Non que les cloches y fassent entendre un sempiternel carillon ; mais vous savez ce dont je veux parler.

Au bout de quelques jours, on y a déjà tant entendu de musique, on y a vu tant de gens uniquement occupés à en faire, d'une façon ou d'une autre, qu'on en est quelque peu étourdi. Les oreilles vous tintent ; elles sont pleines de bourdonnements de guêpes.

Ce serait un délice si toute cette musique était pure, saine et vivifiante ; si ce bourdonnement pouvait évoquer en vous les campagnes d'été dormant sous le chaud soleil. Il n'en est rien ; et c'est là que commence la déception. On fait à Berlin beaucoup de musique médiocre, et relativement fort peu de musique vraiment intéressante. Les guêpes sont derrière une vitre, qu'elles remontent pour la vingtième fois, stupidement, sans se lasser et sans réussir à retrouver l'air libre. La fenêtre est pourtant ouverte, mais la plupart sont trop têtues pour en profiter.

Tous les concerts, ou presque tous, — et Dieu sait s'ils sont nombreux, — vous offrent en pâture les mêmes aliments fades, dont la vue déjà suffit à vous rassasier. D'innombrables concerts, que les solistes, en quête d'une victoire problématique, enfourchent comme des chevaux de bataille. Des lieds, toujours choisis avec prudence dans un répertoire tristement ressassé. De la musique de chambre, exclusivement consacrée aux œuvres de Haydn, de Brahms ou de Beethoven... Parmi les chefs d'orchestre, on ne rencontre guère plus d'initiative. Leur trait caractéristique, — qui semble du reste être le signe distinctif de tout musicien allemand consciencieux, — c'est le culte entêté et fanatique de Brahms, le Brahms de l'« Ouverture académique », dont l'inévitable plum-pudding figure sur chacun de leurs menus. Ils possèdent, pour l'élaboration de leurs programmes, certaines formules dont l'excellence a été cent fois mise à l'épreuve ; et ils s'estimeraient sans doute bien sots de ne point s'en servir. Il arrive heureusement parfois que la formule, à part Brahms, à part le concerto en trois parties, avec cadence, à part l'Ouverture de Berlioz (il faut bien faire quelque concession à la musique française), prévoie l'exécution d'une œuvre classique. Mais on peut être sûr, dans ce cas, que tous choisiront la même, comme par miracle. En moins de quinze jours, les Berlinoises ont pu entendre la VII<sup>me</sup> symphonie de Beethoven conduite par quatre chefs d'orchestre différents.

Il est évidemment fort intéressant de comparer leurs interprétations (surtout quand il s'agit de personnalités comme Nikisch, Weingartner ou Richard Strauss), mais l'interprète ne devrait jamais constituer l'attrait essentiel d'un concert. Dans bon nombre de cas, c'est cependant ce qui arrive à Berlin. On voit défiler au pupitre les silhouettes les plus diverses : les célébrités, d'abord, que la perspective d'un succès assuré incite parfois à négliger leur devoir de musiciens. Ils oublient ce qui constitue leur véritable mérite ; la préoccupation de paraître les ronge. Il en est qui se rendent populaires par leurs démêlés avec les intendances royales. On les bannit de la capitale et ils trouvent dans l'exil une source de triomphes nouveaux. Il se font acclamer, à quelque distance de Berlin, par des auditoires bondés et délirants. On les raccompagne au train, on stationne en groupe compact devant leur compartiment, où ils s'efforcent de jouer au souverain. D'autres ont le souci plus modeste des attitudes, qui leur sont d'un précieux secours pour gagner les sympathies d'une partie de l'auditoire, ou lui en imposer. Ils prodiguent leurs grâces à l'orchestre, et leurs courbettes, froides et compassées, au public. Mais je n'ai garde de reprocher ces quelques faiblesses, bien pardonnables,



à des hommes que leur mérite a avantageusement distingués de leurs semblables. La simplicité et la modestie, quand elle n'est pas une forme de l'orgueil, sont rares même chez les débutants, desquels on serait pourtant en droit de les exiger. Contentons-nous donc de les estimer d'autant plus chez ceux que la renommée a éclairés sans les éblouir.

Les jeunes, qui en sont parfois à leurs tout premiers débuts, s'évertuent à secouer l'apathie indifférente de leur orchestre ; il leur manque le prestige que confèrent les applaudissements officiels. C'est à eux que revient l'honneur de révéler au public berlinois des nouveautés comme la I<sup>re</sup> symphonie de Bruckner ; ils ont parfois le courage de n'inscrire à leur programme que des œuvres modernes (choisies, il est vrai, sans discernement et avec un goût malheureux) ; mais on ne leur en sait pas gré. Il suffit que leur physique, ou la maladresse de leurs gestes prêtent quelque peu au ridicule, pour qu'on méconnaisse leur effort.

Il existe enfin une troisième catégorie de chefs d'orchestre, la moins intéressante : ce sont les titulaires des postes officiels. Leur nullité est si désolante que mieux vaut n'en point parler, leur rôle est plutôt ingrat, quand il se borne à accompagner les solistes payants : au programme, trois concertos, et c'est tout. Ils dirigent également les concerts populaires, où l'on estime sans doute qu'une musique médiocre, médiocrement interprétée et jouée avec une molle indifférence, est pleinement suffisante.

L'impression que laissent la majorité de ces concerts n'est donc pas toujours très favorable ; il n'est pas du goût de chacun de remplacer la qualité par la quantité.

Cependant, — et vous n'en serez sans doute pas trop surpris, — il arrive qu'on organise à Berlin des auditions intéressantes et même qu'on y entende de bonne musique. Il arrive qu'un interprète remarquable réussisse à faire oublier la banalité de son programme ; ou qu'un ennemi de la routine, souvent un Israélite à l'esprit ouvert et compréhensif, fasse quelque écart intéressant en dehors des chemins battus. Parmi les premiers, il faudrait citer un bon nombre de ceux qui se sont déjà fait un nom, et dont la présence suffit à remplir la salle. Mettons à part ceux que leur franchise et la simplicité de leurs manières rendent particulièrement sympathiques : M. Siegmund de Hausegger entre autres qui dirige avec autorité et compétence de fort beaux concerts, où la musique est au premier plan ; on y entend chaque fois au moins une œuvre nouvelle (tout récemment, l'*Hiver* d'Ernest Bloch).

Parmi les seconds, je signalerai M. Marix Lœwensohn qui, chaque année, consacre un certain nombre de concerts de musique de chambre « aux œuvres inédites ou peu connues ». C'est à lui que la revue musicale S. I. M. a confié l'exécution des œuvres françaises modernes qu'elle a décidé de faire entendre à Berlin. Puis, M. Oskar Fried, qui passe pour révolutionnaire parce qu'il ne craint pas, dans ses concerts symphoniques, de faire une large place aux modernes, — et jouit de ce fait, dans certains milieux, d'une indifférence qui lui fait honneur.

Il est enfin des auditions qui offrent un intérêt tout particulier ; ce sont celles où des auteurs contemporains font entendre quelques-unes de leurs œuvres les plus récentes. Tantôt c'est Max Reger, dont la fécondité est près de passer en proverbe ; tantôt c'est Eugène d'Albert, qui fait applaudir dans quelques scènes de son opéra *Izéyl*, une musique ennemie de tout modernisme, étonnamment wagnérienne, parfois originale et belle, parfois lourdement quelconque. Ou bien, comme une grimace drôlatique et un pied-de-nez à l'Allemagne académique et empesée, c'est l'impayable *Pierrot lunaire* d'Arnold Schönberg. Quoi qu'on en dise, il y a dans ce fouillis de notes sans suite, d'arpèges invraisemblables, de trilles stridents et fougueux, dans cette cacophonie ininterrompue, quelque chose de démoniaque et peut-être de génial. Certains de ces petits morceaux, soit par leur langueur malade (*Du nächtig todeskranker Mond*), soit par leur fougue extraordinaire et leur véhémence (le *Galgenlied* : *Da dürre Dirne mit langem Halse*), font une profonde impression. Le principal défaut de cette musique, — on ne saurait lui reprocher de bousculer toutes nos prétentions, — est la monotonie, qui résulte fatalement d'un emploi exclusif de la dissonance. M<sup>me</sup> Albertine Zehne mérite, à mon avis, de sincères éloges pour s'être si complètement assimilé une œuvre pareille. Ces vers d'une poésie si étrange et raffinée, et la musique qui les accompagne, justifient parfaitement son débit fiévreux, presque d'une hystérique.

Et la fantaisie désordonnée de cette œuvre lunatique m'a fait du bien, je ne m'en cache pas. Cette indépendance presque licenciée produit un effet salutaire après tant de contrainte, de respect timoré et de sage platitude. Mais il est tout de même à souhaiter qu'elle n'entre pas dans nos mœurs.

RENÉ CHESAUX.

\*\*\*\*\*

La Vie Musicale publiera, entre autres, dans son prochain numéro :

AUG. EHRHARD, *Le roman d'un protégé de Beethoven*.

\*\*\*\*\*